Document généré le 18 avr. 2024 19:25

Séquences
La revue de cinéma

Les nouveaux monstres

Patrick Schupp

Numéro 122, octobre 1985

URI : https://id.erudit.org/iderudit/50821ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Schupp, P. (1985). Les nouveaux monstres. *Séquences*, (122), 35–36.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1985

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les nouveaux monstres

Un panorama été 85 de la science-fiction et du fantastique.

J'avais écrit, voici déjà six ans,[1] un article intitulé « Les monstres de l'été » où je faisais le point sur l'abondance des films d'horreur et de science-fiction présentés au cours des mois d'été, période notoirement reconnue pour la sortie des films de moindre importance. Mais, à l'époque, le public visé par ces films comprenait surtout des adolescents attardés et de jeunes adultes plus ou moins blasés.

Affolés par la progression dévorante de la vidéo et de la télévision, les producteurs recrutent désormais leur clientèle dans la jeunesse et tentent désespérément de rallier un public dont l'âge moyen varie entre 6 et 15 ans. Aussi, le nombre de films traitant de, interprétés par ou conçus pour ce public, a-t-il dépassé tout ce à quoi on pouvait s'attendre.

Les scénarios varient dans le détail, bien sûr, mais le fond demeure le même. On puise à pleines idées dans les classiques (**Return to Oz**); on réexploite les succès passés (**E.T.**); on ressort les vieux clichés (la course au trésor de **Goonies**: tout y est, depuis la vieille carte indiquant l'emplacement d'un trésor jusqu'à la découverte, après bien des péripéties dudit, c'est-à-dire un galion espagnol complet avec règlements de comptes XVIIe siècle et squelettes à tricornes); ou, habilement, on exploite les nouvelles qualités de ces chers petits. J'entends par nouvelles les aptitudes exceptionnelles de la jeune génération pour comprendre les technologies, électroniques et audiovisuelles, les manipuler à leur profit, ou tout simplement s'en servir comme d'une clé magique qui leur ouvrira la porte du rêve (américain, cela va sans dire). Et c'est là que les jeunes loups (j'entends les jeunes réalisateurs) de la nouvelle vague fantastique font d'une pierre trois coups:

— ils séduisent et retiennent une clientèle qui vivra dans l'attente de leur prochain film;
— ils libèrent leurs propres fantasmes et leurs désirs d'évasion, en créant de toutes pièces la magie dont ils rêvaient enfants.
— socialement, ils reflètent à la fois les obsessions, les angoisses, l'intense désir d'évasion et le profond malaise ou même les crises du quotidien américain.

Martha Coolidge, en réalisant **Real Genius**, nous montre un adolescent intelligent face à une science actuelle, et poussant logiquement à ses limites extrêmes l'utilisation du laser. Nous sommes moins ici dans la fiction que dans la science, tout comme dans **My Science Project** de Jonathan Bethuel, où trois étudiants de collège provoquent une distorsion du temps (avec des conséquences surprenantes: un tyrannosaure dans le gymnase) grâce à une « invention » scientifique!

Explorers, de Jos Dante

Invention encore, mais dans la veine humoristico-poétique, chez ces jeunes **Explorers** menés par Joe Dante sur une planète inconnue dans un vaisseau (?) interplanétaire formé de deux pare-chocs de voiture, une vieille poubelle et autres ingrédients aussi ordinaires que surprenants! (J'ajoute que c'est lourd, mal fait et, pour moi, complètement raté).

D.A.R.Y.L. est un autre de ces petits génies qui, à la suite d'un transplant, a un ordinateur à la place de son propre cerveau: pour ce jeune robot (si vous acceptez cet extravagant postulat, tout est possible). C'est charmant, et idiot! Permutation encore dans **Weird Science**, mis en scène par John Hughes, sur le thème de Frankenstein où, cette fois-ci, c'est une belle dame qui sera créée pour apaiser les chaleurs de deux jouvenceaux qui l'ont « construite », avec d'amusants résultats.

Mais incontestablement la palme revient à **Back to the Future** pour son originalité et son impeccable logique:

(1) Voir *Séquences*, octobre 1979, no 98 p. 27.

transporté dans le temps, Marty (Michael Fox) rencontre ceux qui, dans 15 ans, seront... ses parents! Avec humour et tendresse, le scénario explore les possibilités inattendues offertes par cette rencontre et ses conséquences pour le fils de 15 ans à naître! D'ailleurs, Michael Fox avait déjà réalisé un film dans la même veine. Il s'agit de **Teen Wolf**, film tourné à la manière des séries B de 1950, dans lequel un garçon se transforme en loup-garou.

Dois-je continuer? **Mad Max III** (de toute évidence destiné à des adolescents « hypés » à cause de Tina Turner) combine la science-fiction et la musique pop. On joue sur tous les tableaux, et paradoxalement, ce sont les artisans du rêve enfantin qui le font éclater aux confins de la terreur. Voyez ce que je dis plus loin de **Black Cauldron** produit par les studios Disney.Par contre, les grands thèmes qui définissent les années 80-90 sont là.

Jamais le 7e Art n'a été davantage le reflet et le témoin de son époque: celle de l'évasion, de la découverte interplanétaire, de la technologie pour le moment soumise mais dévorante, de la science acculant l'homme aux portes de la folie et de la mort, quand elle ne cherche pas à découvrir et domestiquer les fibres fondamentales de son corps et les élans de son âme.

Celle de la décadence culturelle aussi, avec cet envahissement suicidaire d'une mode punk, d'une musique stridente et porteuse de germes mortels, et surtout cette descente aux enfers artificiels où la piqûre qui donne l'oubli engendre la mort et où une relation sexuelle apporte la peste et la déchéance... Alors on dit aux jeunes: ne faites plus l'amour, envolez-vous vers les étoiles, créez votre propre partenaire, réfugiez-vous dans les bras de votre mère la science, Dieu est mort, l'antéchrist arrive, les extraterrestres aussi, et notre avenir est entre leurs mains comme dans les étoiles. C'était déjà le message de **Close Encounters**. C'est aussi celui de **Cocoon** car, pour une fois, l'enfance est exclue: le petit-fils reste sur terre, tandis que ses grands-parents et leurs amis partent pour le pays où on ne meurt plus, nouveau paradis, probablement tout aussi artificiel que l'autre, mais oh combien plus réaliste! du moins dans la perspective que la science précise de plus en plus: nous ne sommes pas seuls au monde, l'extraterrestre (est-il bon , est-il méchant?) nous guette, et parfois descend sur terre, et de plus en plus souvent dans les films,

Goonies, de Richard Donner

en tous cas! Quand on saura que 50% environ de la production américaine s'oriente autour des grands thèmes souligés plus haut, que la vidéo annexe parfois ces films avant même qu'ils ne sortent en salle (c'est le cas d'un méchant petit film appelé **Ghoulies**, entre autres), que les enfants passent 45% de leur temps devant la télévision, on ne s'étonnera plus de la tournure d'esprit ni des problèmes qui hantent les jeunes d'aujoud'hui.

Ce qui n'est qu'un commentaire sur le cinéma actuel devrait bien davantage être situé sur le plan socio-culturel, voire sur les psychoses nord-américaines qui, chaque jour, gagnent du terrain. Je ne sais pas si on est plus heureux ailleurs, én U.R.S.S., en Chine ou à Tahiti, mais une chose est certaine, le reflet de ces psychoses traduit un malaise irréversible et le constat dressé par le cinéma d'épouvante ne pouvait trouver sa contrepartie salvatrice que dans celui de l'espoir: les galaxies lointaines nous le promettent, les réalisateurs l'orchestrent; et, au fond, n'est-ce pas tout simplement l'éternelle lutte du Bien et du Mal? Sauf que maintenant, le Bien n'est plus sur terre, mais ailleurs... Et nous rejoignons, en fin de compte, la grande Peur de l'an 2000 dont la révélation apportera peut-être une nouvelle jeunesse à une race qui ne sera plus, espérons-le, acharnée à se détruire et oblitérer le monde où elle est née. En attendant, le cinéma fait son office de dispensateur de rêve et nous montre ce qui pourrait, un jour, devenir réalité.

Patrick Schupp